

Laurent Olivier exhume la tragédie amérindienne

Avant de pouvoir concrétiser son projet de fouilles à Wounded Knee, l'archéologue et historien a entrepris une exploration exhaustive des archives du massacre de 1890

MARIE-HÉLÈNE FRAÏSSÉ

Aux confins du Nebraska et du Dakota du Sud, un vent perpétuel courbe l'herbe rase et balait les tombes de Wounded Knee, comme si quelque chose qui résiste obstinément devait être effacé. Le massacre qui se déroula en ces lieux hante depuis cent trente ans la mémoire américaine, inscrivant Wounded Knee sur la liste mondiale des sites tragiques dont on se demande s'il faut en faire des emblèmes ou au contraire s'en détourner, pour ne pas rouvrir les gouffres. Un projet de parc national plein de bons sentiments et de scènes potentiels y a été ébauché. Sans suite. Pas commode de s'emparer du symbole de Wounded Knee.

Au centre d'un rectangle de pelouse grillagée, sous lequel gisent 43 dépouilles, est érigé un modeste monument de

Wounded Knee demeure un lieu de résistance pour l'ensemble des peuples autochtones des Amériques, confrontés depuis cinq siècles au suprémacisme blanc

pierre. Les noms gravés semblent sortis d'un scénario hollywoodien : Red Eagle, Swift Bird, Ghost Horse... Liste non exhaustive, car ce sont plus de 300 Amérindiens du groupe dit « Sioux des Plaines » (Lakota, Oglala, Hunkpapa, Minneconjou...), pour moitié des femmes et des enfants, qui sont tombés sous les balles ou ont été déchiétés par les canons du 7^e régiment de cavalerie, le 29 décembre 1890.

Laurent Olivier, qui publie *Ce qui est arrivé à Wounded Knee*, a été bouleversé lors de sa première visite des lieux. Explorateur des « dessous » de l'histoire par inclination personnelle autant que par métier – il est archéologue –, il mène depuis longtemps des recherches sur les Gaulois, qui ont ceci de commun avec les Indiens qu'ils sont rarement considérés comme un sujet « sérieux ». On tend à caricaturer les vaincus. L'ex-président Trump ricanait régulièrement face aux revendications amérindiennes.

Le projet suprême de Laurent Olivier est de fouiller un jour le site du massacre de 1890 à l'aide des techniques les plus sophistiquées. Dans le but de mieux cerner l'enchaînement des faits ainsi que les responsabilités, notamment lors des meurtres de femmes et d'enfants perpétrés par des soldats du 7^e de cavalerie... dont 20 membres furent décorés de la prestigieuse médaille d'honneur pour leurs actions d'éclat à Wounded Knee. Avant d'ouvrir son



En décembre 1990, dans le Dakota du Sud, lors de la marche commémorative organisée à l'occasion du centenaire du massacre. GUY LE QUERREC/MAGNUM PHOTOS

chantier de fouilles, s'il en obtient un jour l'autorisation, Laurent Olivier a estimé qu'il lui fallait faire une exploration exhaustive des archives sur le sujet. Le livre est le fruit de ce travail considérable, qui repose sur des centaines de documents d'époque : rapports militaires, paroles de survivants, de scouts indiens travaillant pour l'armée, de soldats ou de journalistes ayant couvert les événements en direct.

Sur les origines du drame, tout le monde aujourd'hui est à peu près d'accord. Les autorités avaient déclenché fin 1890 des opérations surdimensionnées face à la Ghost Dance (« danse des esprits »), mouvement messianique en train de se répandre parmi les communautés des Plaines, vaincues, désespérées, affamées. Le déplacement forcé de la petite troupe placée sous les ordres du chef minneconjou Big Foot faisait partie d'une stratégie de dispersion des tribus. Officiellement (le projet final étant de les déporter ailleurs en train), Big Foot

et les siens se rendaient à la réserve de Pine Ridge (Dakota du Sud), sous bonne garde. Il apparut, chemin faisant, que des armes étaient dissimulées parmi les bagages de la caravane indienne. Au moment de les saisir survint l'incident fatal. Un Indien lança en l'air une poignée de terre, esquissant une danse interprétée par certains comme une danse de guerre. Les armes cachées sortirent. La fusillade devint générale et tourna à la tuerie. Les soldats partirent à la poursuite des fuyards, faisant à l'occasion du « zèle », tirant à bout portant sur des femmes et massacrant des bébés.

L'enquête passionnante de Laurent Olivier tient le lecteur en haleine et clarifie peu à peu les responsabilités. Les dernières pages évoquent quelques épisodes ultérieurs célèbres, comme l'occupation du site en 1973 par l'American Indian Movement. Wounded Knee demeure un lieu de mémoire et de résistance aux yeux de l'ensemble des peuples autochtones des Amériques,

confrontés depuis cinq siècles à des formes plus ou moins violentes de suprémacisme blanc.

Ainsi que l'affirme Laurent Olivier, au terme de l'analyse de nombreux témoignages contradictoires que la justice américaine n'a jamais pris en compte, il y a bien eu grave incompétence de la part du commandement, et surtout crime de guerre à travers le comportement personnel de certains soldats. Les fouilles qu'il envisage permettront-elles d'éclairer plus précisément encore cette macabre bavure ? C'est ce que souhaite l'auteur qui, refermant provisoirement le dossier, laisse le lecteur ébranlé, convaincu que « Wounded Knee n'est pas passé ». ■

CE QUI EST ARRIVÉ À WOUNDED KNEE. L'ENQUÊTE INÉDITE SUR LE DERNIER MASSACRE DES INDIENS (29 DÉCEMBRE 1890), de Laurent Olivier, Flammarion, 522 p., 23,90 €, numérique 16 €.

L'historien Laurent Olivier redonne une actualité politique à la mémoire des massacres « Wounded Knee, un levier pour les luttes »

PROPOS RECUEILLIS PAR
FLORENT GEORGESCO

L'archéologue et historien Laurent Olivier est conservateur en chef au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). Il a consacré une vingtaine de livres, en tant qu'auteur unique ou en collaboration, à l'âge du fer (de 800 av. J.-C. à la fin du I^{er} siècle de notre ère) en Europe occidentale. *Ce qui est arrivé à Wounded Knee* est sa première incursion dans l'histoire contemporaine, comme aux États-Unis.

Comment êtes-vous passé des Gaulois aux Sioux ?

Je me suis toujours intéressé à la mémoire, au fait que des sociétés continuent d'émettre un signal longtemps après leur disparition. C'est ce que je fais à propos de l'âge du fer. Mais, depuis une quinzaine d'années, une dimension nouvelle de l'archéologie s'est développée, qu'on appelle, faute de mieux, l'archéologie du passé contemporain. Elle est apparue avec l'essor de l'archéologie préventive : on s'est rendu compte que tout ce qui est enfoui dans le sol peut faire l'objet d'une enquête archéologique, même si cela ne remonte qu'à quelques décennies.

Or, quand j'ai eu l'occasion d'aller dans les réserves sioux, je me suis aperçu qu'un nom revenait sans cesse, celui de Wounded Knee, et que le massacre de 1890 était un traumatisme toujours vif, ainsi qu'un levier pour les luttes. Je me suis dit que j'avais là, à propos du monde amérindien, qui me passionne depuis l'enfance, un terrain formidable pour une enquête sur la manière dont la question mémorielle se noue avec les enjeux les plus contemporains.

Quelle place occupe Wounded Knee dans la mémoire sioux ?

En 1973, le site a été occupé par des militants réclamant un retour au statut dé-



Avant la levée du camp établi à Wounded Knee, lors de la commémoration du centenaire du massacre, le 25 décembre 1990. GUY LE QUERREC/MAGNUM PHOTOS

fini par le traité de 1868, qui reconnaissait aux tribus amérindiennes une identité nationale. Ils ont été assiégés deux mois par le FBI. Bien qu'aucune des revendications n'ait été satisfaite, ces deux mois ont été un moment essentiel. L'identité amérindienne était alors quelque chose de honteux, qu'on n'osait plus assumer. La fierté renait à ce moment-là, et Wounded Knee devient un lieu symbolique où l'on recouvre son identité. Depuis lors, le site cristallise toutes les questions, aussi bien historiques que sociales, politiques, économiques ou psychologiques, qui traversent le monde amérindien. C'est un point de focalisation.



Laurent Olivier. ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMAR

L'élection de Joe Biden a-t-elle suscité un espoir chez les Amérindiens ?

Il y a eu d'emblée un acte symboliquement très fort : Biden a nommé secrétaire à l'intérieur une Amérindienne pueblo, Deb Haaland. Elle a décidé de soutenir une proposition de loi visant à annuler les vingt médailles d'honneur – la plus haute distinction de l'armée américaine – reçues par des soldats américains après le massacre de 1890, qui ont transformé une tuerie en acte héroïque. C'est une revendication majeure des Sioux. On ne peut pas être sûr que cela aboutisse, la question étant assez difficile à régler : que va-t-il se passer pour le Vietnam ou d'autres guerres si l'on commence à retirer des médailles

aux soldats américains ? Mais le simple fait que la nouvelle administration se soit emparée du sujet est un signe d'espoir pour les Amérindiens.

Où en êtes-vous du projet de fouille archéologique du site de Wounded Knee, que vous annoncez dans le livre ?

Il a été beaucoup perturbé par le Covid-19, bien sûr. Pour l'instant, j'attends, avec une certaine impatience, de savoir si ce sera possible. Il faut comprendre que deux versions des événements de 1890 s'affrontent. Celle de l'armée, selon laquelle les soldats ont été pris sous le feu des Sioux et ont été obligés de répliquer – faisant au passage des victimes parmi les femmes et les enfants. Et celle des Sioux, selon laquelle les soldats ont fusillé les hommes avant de massacrer les femmes et les enfants au canon.

Une enquête archéologique pourrait réunir les preuves matérielles permettant de trancher la controverse, toute la question étant celle de l'usage des canons, dont l'armée dit qu'ils ont été utilisés de manière ponctuelle, quand les soldats n'arrivaient pas à déloger les snipers. On sait aujourd'hui où ceux-ci étaient, et dans quelle direction se sont enfuis les gens. Et comme les canons étaient chargés de grenailles de plomb, on devrait trouver dans le sol des milliers de billes, ce qui peut permettre de découvrir qui était visé et comment.

Vous avez déjà réuni suffisamment d'archives dans « Ce qui est arrivé à Wounded Knee » pour répondre à cette question – dans le sens de la version sioux...

Oui, mais d'un point de vue symbolique, le fait d'ajouter des preuves matérielles au travail sur les archives est très important dans le processus de « guérison de l'âme », comme disent les Amérindiens. On ne peut pas surmonter un traumatisme historique sans commencer par mettre au jour la réalité des faits. Le travail de l'archéologie, c'est l'exhumation, et à ce titre elle a un rôle éminent social à jouer. Elle ressort ce qui était enfoui, elle le met sur la table. En espérant que, dès lors, personne ne fasse plus comme si ces événements n'avaient pas eu lieu. ■

Le sioux, par George E. Hyde

re des années 1877-1891, après le massacre de Klee, l'extinction progressive de la lutte armée des sioux. George E. Hyde (1882-1968) « elle est avant tout une bonne dose de méchanceté, ainsi que nombre de leçons apprises et, trop souvent oubliées ». La trilogie que l'historien américain aux Sioux entre-prise, réunie dans ce beau ouvrage trace l'histoire longue de l'extinction des Indiens et à la naissance d'une nouvelle culture, les décors de la lutte armée, la docu-

mentation de Hyde se révèle parfois dépassée, son art du récit et l'intensité des leçons historiques et anthropologiques qu'il en dégage sont le fond de cette fresque un puissant instrument de lutte contre le déni et l'oubli. ■ FL. GO

HISTOIRE DES SIOUX (1650-1890). DES SIÈCLES DE LIBERTÉ À LA RÉSERVE (Red Cloud's Folk; A Sioux Chronicle; Spotted Tail's Folk), de George E. Hyde, traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Sabathé, Aline Weill et Danièle Laruelle, édité par Olivier Delavault et Daniel Dubois, Le Rocher, « Nuage rouge », 1050 p., 36 €, numérique 26 €.